

## Conjuguer Art, Culture et Féminisme : un acte de résilience et de résistance politique!

*Du 11 au 15 février 2026, à Hammamet, l'ATFD réunit une quarantaine de jeunes et une dizaine de militantes et militants venus de toutes les régions du pays pour la quatrième édition de son Université Féministe d'hiver. Placée sous le thème « **Féminisme, Art et Culture : Résilience et Changements** », cette édition a posé une question fondamentale : dans un contexte d'autoritarisme croissant et de rétrécissement des libertés, comment l'expression artistique peut-elle nourrir, structurer et renouveler les luttes féministes ? Ce n'est pas une question abstraite. C'est une question de stratégie politique.*

### Un choix programmatique ancré dans le réel

La cérémonie d'ouverture a donné le ton de cette édition. Raja Dahmani, présidente de l'ATFD, a porté dans son mot de bienvenue la mémoire longue d'une organisation qui, depuis plus de trois décennies, tient ferme sur ses positions féministes face aux vents contraires. Khouloud Ben Said, secrétaire générale de la section de Kairouan et, à ce titre, l'une des plus jeunes secrétaires générales que l'ATFD ait connues, a incarné dans sa prise de parole la vitalité d'un féminisme ancré dans les régions, loin des centres de décision habituels. Ahlem Bousserwel, membre du bureau national chargé de la Jeunesse, de l'Education et de la Culture, a introduit la dimension politique de l'édition et l'importance de se poser des questions sur la résilience. Ces trois prises de parole inaugurales n'étaient pas anodines : elles représentent trois générations successives des Clubs de jeunes de l'ATFD, illustrant concrètement ce que l'organisation a toujours voulu faire de sa formation militante - non pas produire des cadres interchangeable, mais accompagner des trajectoires féministes qui s'inscrivent dans la durée et se transmettent.

Ce n'est pas par hasard que l'ATFD a choisi de consacrer cette édition au croisement entre féminisme, art et culture. Le choix thématique reflète une lecture lucide du moment politique tunisien : dans un environnement où les espaces d'expression militante se rétrécissent, où les droits acquis sont fragiles et où la jeunesse, notamment celle des régions intérieures, manque d'infrastructures culturelles et d'espaces de parole, l'art constitue un territoire de résistance et de résilience à part entière.

L'Université Féministe Ilhem Marzouki (UFIM), créée en 2009 en hommage à l'une des figures fondatrices du féminisme tunisien, a toujours été conçue comme un espace d'éducation féministe : non seulement par la transmission d'un corpus théorique, comme c'est le cas des cycles UFIM classiques qui ont eu lieu à Tunis et à Sousse en 2025, mais aussi en créant les conditions d'une pensée collective en mouvement. Depuis 2016, à la suite d'une recommandation issue des Clubs de jeunes de l'ATFD, ces Universités d'hiver ou de printemps complètent les cycles de formation classiques en offrant aux jeunes de 19 à 35 ans un cadre délibérément plus informel, plus convivial, plus horizontal. Cette quatrième édition d'hiver a pleinement assumé cette vocation, en articulant formation théorique, débat politique et pratiques artistiques dans une architecture pédagogique cohérente et intentionnelle.

Le public cible pour cette édition n'était pas celui des cadres dirigeants du mouvement féministe. Il s'agissait délibérément de personnes occupant des postes intermédiaires dans le champ des droits humains et manifestant un intérêt marqué pour les questions culturelles. Ce choix traduit une conviction : le renouvellement du mouvement féministe passe par la formation d'une génération capable d'articuler engagement politique et expression créatrice, à des échelles moins visibles mais tout aussi déterminantes.

### **Trois ateliers de production artistique, une même conviction : la création comme espace de libération politique**

Le coeur de l'édition a été constitué par trois ateliers de création animés sur quatre jours : documentation sonore et podcast féministe, conduit par Bochra Triki, militante féministe queer ; théâtre, conduit par Rabab Srairi, actrice et formatrice ; et rédaction de récits féministes, conduit par Naceur Sardi, critique de cinéma et scénariste. Ces espaces n'étaient pas des parenthèses ludiques dans un programme académique : ils en constituaient la colonne vertébrale. Ils ont permis aux participantes et participants d'explorer des formes d'expression que le militantisme classique laisse souvent en friche : la voix, le corps, l'écriture intime, la mise en scène de soi et du collectif.

L'atelier de récits féministes a produit vingt-et-un textes en quatre jours : récits autobiographiques, fictions satiriques, confessions poétiques, explorant tous la question de l'entrée dans le féminisme, mais aussi ses ambivalences et ses contradictions intimes. La consigne volontairement provocatrice « Comment êtes-vous devenu antiféministe ? » a conduit les jeunes à sonder les reminiscences patriarcales qu'elles et ils portent encore, et à les travailler depuis un registre allant du sarcasme à l'humour noir. C'est précisément ce va-et-vient entre l'intime et le politique, entre la vulnérabilité et la lucidité critique, qui fait la singularité pédagogique de cet atelier. Les textes produits ont révélé avec force pourquoi le féminisme est aujourd'hui plus urgent que jamais, dans un contexte de recul généralisé des droits.

L'atelier théâtre, conduit par Rabab Srairi, a abouti à une performance collective présentée lors de la restitution finale et saluée par une acclamation unanime. En quatre jours, les jeunes ont travaillé leur expression corporelle, affûté leur vision et relevé le défi du temps contraint pour produire une performance collective d'une rare intensité, engageant chacune et chacun dans un travail commun éblouissant. Sur scène, ils ont donné corps au backlash de manière satirique et percutante, critiquant la censure et l'étouffement des voix des femmes, et affirmant avec force le droit à la liberté d'expression des personnes les plus marginalisées.

L'atelier podcast, quant à lui, a produit un document sonore de vingt-cinq minutes retraçant l'énergie et la réflexion collectives de l'Université. Sous la conduite de Bochra Triki, dont la maîtrise du mouvement féministe a permis de faire du groupe une équipe complémentaire entre enregistrement, montage et construction des questions, le podcast a interrogé l'histoire de l'UFIM, la trajectoire du mouvement féministe tunisien, et les raisons les plus intimes pour lesquelles défendre aujourd'hui les valeurs et les principes du féminisme reste un acte nécessaire et irréductible.

Ces trois groupes ont travaillé jusqu'à trois heures du matin la nuit précédant la restitution, signe que l'engagement des participantes et participants allait bien au-delà de la simple participation à un programme.

Ce que ces ateliers ont rendu visible, c'est la puissance politique du récit de soi lorsqu'il est accueilli dans un cadre féministe sécurisant et rigoureux. Des jeunes venant de Kebili, de Tataouine, de Kerkennah, de Gafsa ou de Jendouba, des régions où l'accès aux espaces culturels reste structurellement limitée, ont pris la parole, écrit, joué, enregistré. Pour beaucoup, c'était une première. Cette dimension géographique et sociale n'est pas anecdotique : elle dit quelque chose d'essentiel sur ce que l'ATFD choisit de faire de son Université féministe, un outil d'éducation politique décentralisée, au service d'une génération que le centralisme culturel tunisien continue de marginaliser.

## Des panels pour ancrer la création dans l'analyse politique

Les ateliers de création ont été portés et nourris par trois panels thématiques qui ont structuré la progression analytique de l'Université sur quatre jours, chacun ancré dans un corpus théorique féministe distinct mais articulé aux autres.

Le premier panel, « **Art et culture, leviers de résilience du mouvement féministe** », modérée par Nabila Hamza, a interrogé la relation entre production culturelle et résistance politique depuis une perspective intersectionnelle. La question centrale était celle de la résilience des mouvements féministes face au backlash : comment l'art et la culture permettent-ils de maintenir une mémoire collective des luttes, de régénérer les imaginaires militants et de produire des contre-récits face aux discours dominants ? Banana Suad AbuZainEddin, directrice exécutive et cofondatrice de Takatoat en Jordanie, a apporté l'éclairage d'une organisation pionnière dans l'activisme féministe régional, qui fait de la création un outil délibérée de transformation sociale. Ayoub Jaouadi, fondateur d'Artivistes, a exploré les croisements entre engagement politique et expression artistique comme pratique de résistance quotidienne. Asma Laaroubi, psychologue et art-thérapeute marocaine, a situé la dimension thérapeutique et émancipatrice de la création artistique dans les processus de reconstruction identitaire des femmes, rejoignant en cela les travaux féministes sur le cadre et la résilience collective. Malek Souissi, directrice du Festival International de Films de Femmes « Regards de Femmes » à Hammamet, a quant à elle mis en lumière les enjeux de visibilité et de légitimation institutionnelle des œuvres féministes dans un paysage culturel qui reste structurellement inégalitaire.

Le deuxième panel, « **Artistes et engagement féministe : créer, résister et transformer** », modérée par Ahlem Bousserwel, a abordé frontalement la question du regard, au sens où Laura Mulvey l'a théorisé dès 1975 dans son essai fondateur « Visual Pleasure and Narrative Cinema » (Screen, vol. 16, n° 3) avec le concept de male gaze, et des stratégies artistiques développées pour le déconstruire et le subvertir. Il s'agissait d'interroger non seulement la représentation des femmes dans les arts, mais les conditions matérielles et symboliques de leur accès à la création : qui finance, qui programme, qui légitime, et selon quels critères ? Soumaya Bouallègue, metteuse en scène, réalisatrice de films documentaires et scénariste, a exploré la tension permanente entre visibilité et instrumentalisation : être femme artiste engagée implique de négocier en permanence avec des institutions et des publics qui tendent à réduire l'art féministe à un message, au détriment de sa

complexité esthétique. Ayoub Jaouadi est revenu sur son propre itinéraire d'artiste, sur les choix, les risques et les compromis que suppose un engagement artistique ancré dans le réel. Naceur Sardi, critique de cinéma et animateur de l'atelier de récits féministes, a partagé sa réflexion sur les défis de la création militante aujourd'hui : entre invisibilisation institutionnelle, précarité structurelle et nécessité de transmettre, comment les artistes engagés maintiennent-ils une pratique critique dans un champ culturel soumis aux logiques de marché et de conformisme ?

Le troisième panel, « **Traitement médiatique des luttes féministes : nouveaux récits, nouveaux supports** », modérée par Yosra Bellali, a interrogé la manière dont les médias féministes indépendants - podcasts, plateformes digitales, journalisme engagé - transforment aujourd'hui les conditions de production et de circulation des récits sur les luttes des femmes. Il s'inscrit dans une réflexion plus large sur le pouvoir de nommer : qui produit le récit des luttes féministes, depuis quelles positions, avec quels moyens et pour quels publics ? Lamia Chebab, journaliste du journal féministe algérien, a apporté un éclairage maghrébin sur les conditions concrètes d'exercice d'un journalisme féministe dans des contextes politiques contraints, où la liberté de la presse et les droits des femmes reculent souvent de concert. Olfa Ben Hssine, journaliste et fondatrice de Medfeminiswiya, plateforme méditerranéenne dédiée à l'information féministe, a illustré comment un média indépendant peut constituer à la fois un espace de production narrative et un outil de mise en réseau des militantes à l'échelle régionale. Khoulood Ben Mabrouk, journaliste et formatrice en podcast, a quant à elle exploré les potentialités spécifiques du format sonore comme vecteur de paroles féministes : accessibilité, intimité, indépendance éditoriale et capacité à toucher des publics éloignés des circuits militants traditionnels. Face à des médias dominants qui continuent de stéréotyper, de folkloriser ou d'invisibiliser les combats féministes, ces trois intervenantes ont mis en lumière des pratiques journalistiques et éditoriales alternatives qui font de la narration un acte politique à part entière, rejoignant ainsi les théories féministes des médias qui, de bell hooks à Chimamanda Ngozi Adichie, insistent sur le caractère profondément politique du droit de raconter sa propre histoire.

A ces trois panels se sont ajoutées deux sessions spéciales d'une acuité particulière. La première, consacrée au féminisme et à l'intelligence artificielle, a traité des violences technologiques, de la misogynie algorithmique et des biais de genre encodés dans les systèmes numériques, un terrain encore peu balisé dans les espaces militants tunisiens, mais dont les effets sur la vie des femmes sont déjà concrets et documentés. Cette session était brillamment préparée par Meriem Guizani qui a invité Leila Mnakbi spécialiste du sujet et avec le soutien de Asma moatamri elles ont pu à peine convaincre les participant-e-s de partir dîner .

La seconde, un atelier de poterie, a offert aux jeunes un espace de détente, de création manuelle et de respiration collective, rappelant que le bien-être militant est lui aussi une condition du mouvement.

L'Université féministe n'a pas limité sa programmation aux heures de jour. Les soirées du 11 et du 13 février ont été consacrées à des projections de films suivies de débats, organisées en partenariat avec DocHouse, l'organisation tunisienne spécialisée dans le cinéma documentaire. Ces séances n'avaient rien de contemplatif : chaque projection a ouvert un espace de discussion vif, ancré dans les thèmes de l'Université, où les participantes et participants ont confronté leurs expériences

personnelles aux récits portés par les films. Les échanges ont débordé largement le temps prévu, se prolongeant jusqu'à trois heures du matin, non par manque d'organisation, mais parce que la parole, une fois libérée dans un cadre féministe sécurisant, ne s'arrête pas sur commande.

Ces soirées ont révélé quelque chose d'essentiel : la profondeur de la soif de réflexion collective chez une jeunesse que les espaces culturels et militants traditionnels n'ont pas toujours su accueillir.

### **Ce que cette édition dit du projet féministe de l'ATFD**

L'Université féministe d'hiver n'est pas un événement parmi d'autres dans le calendrier de l'ATFD. Elle incarne une conception particulière du militantisme féministe : celle qui refuse de séparer la formation intellectuelle de l'expérience vécue, l'analyse politique de l'expression sensible, l'engagement collectif du cheminement personnel. Cette édition en a été une illustration particulièrement aboutie, en montrant que l'art n'est pas un supplément d'âme apporté au militantisme : il en est une forme à part entière, avec ses propres exigences, sa propre rigueur et sa propre capacité à produire de la conscience politique.

En choisissant l'art et la culture comme entrée, l'ATFD a fait un pari politique : celui que la résilience du mouvement féministe tunisien passe aussi par la capacité de ses militantes et militants à nommer, à représenter et à transmettre leur expérience dans des formes qui touchent et qui restent. Dans un contexte où les libertés reculent, où la société civile est sous pression et où la mémoire des luttes risque de s'effacer, la documentation, la création et la narration féministes ne sont pas des luxes, elles sont des nécessités politiques.

*Ce que Hammamet a prouvé en cinq jours, c'est que le féminisme n'a pas besoin de chercher la culture comme allié : il l'a toujours été, souvent à son insu. Vingt-et-un récits. Un podcast de vingt-cinq minutes. Une performance théâtrale. Ces traces ne sont pas des produits d'atelier - ce sont des actes politiques. Ils disent que des jeunes venues des marges géographiques et sociales du pays ont trouvé, le temps d'une Université, les mots, les sons et les gestes pour nommer ce qu'elles vivent, pour le mettre en forme et pour le transmettre. C'est précisément cela, le projet de l'ATFD : non pas former des militantes et militants qui récitent des principes, mais accompagner des femmes et des hommes qui décident, par l'acte de créer, de ne plus se laisser effacer.*

**Ahlem Bousserwel**

Membre du bureau directeur de l'ATFD,  
En charge de la Jeunesse, Education et Culture

Mars 2026